

La méthode divinatoire de Zhuge.

Brigitte Baptandier

(CNRS, laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre).

L'écriture, un seuil entre les mondes.

En Chine, l'écriture a une relation très particulière à l'origine, à l'univers, au corps. Dans la cosmogonie, l'irruption de la création sous forme de souffles, tantôt coagulés, tantôt en expansion, que l'on assimile à des « Écrits réels » aussitôt « copiés » par les Immortels célestes (Schipper 1982 :121 ; Kalinowski, 1996), rappelle, bien sûr, le fonctionnement de la mémoire - c'est-à-dire l'essence du psychisme - qui est résistance et, par là même, qui s'ouvre à l'effraction de la *trace* (Derrida 1967). Ceci évoque évidemment la problématique du texte inconscient lequel ne pourrait être représenté que par la structure et le fonctionnement d'une écriture.

Comme le remarque Anne-Marie Christin (2001 :40-42), si le pictogramme est une copie du réel l'idéogramme ne fait que le prolonger. Il est donc lui aussi une copie. Ce que les pictogrammes ont de plus étrange, c'est que tout en ayant gardé une apparence de figures (rappel du monde des icônes), ils n'en sont plus (ex. signalisation routière). Ce sont des « images dévoyées ». L'écriture est de toute façon marquée du sceau de l'altérité. Mais parce que, dans ce système de représentations, elle participe de l'origine justement, tel un « embrayeur », l'écriture permet de passer d'un monde à l'autre, elle efface les limites entre les vivants et les morts, les humains et les dieux tout en étant, elle-même, un seuil, comme soustraite à l'écoulement du temps. Bien des usages actuels prolongent cette origine symbolique. Lewis (1999:4) part de ce même préalable : « I will argue that the ultimate importance of writing to the Chinese empire and imperial civilization did not derive from its administrative role. Rather the Chinese empire, including its artistic and religious versions, was based on an imaginary realm created within texts ».

Rien d'étonnant alors, dans une telle configuration, que l'origine et l'invention de l'écrit tout à la fois soient liées à l'usage divinatoire. En somme, il s'agit de « percer le secret » du sens inscrit depuis toujours, de lire les signes de l'univers dans ses traces écrites. D'ailleurs, les devins sont légions en Chine et ils s'emploient, en particulier, à interroger l'écrit de bien des manières différentes. Dans ce contexte, la glyphomancie consiste le plus souvent, à proprement parler, à faire « éclater l'écriture », ou à la « démonter », *chaizi* (Bauer 1979 ; Baptandier 1991). Le caractère rigoureux, contraignant et tout à la fois flou, flottant de l'écriture chinoise induit spontanément son « détournement », sous forme de rébus, de glissements de sens, de jeux de mots, de quiproquo. Les

messages écrits perçus dans les rêves, l'aspect chiffré et aléatoire de certains textes divinatoires - encodage et décodage - font partie de la culture et de la littérature. Le rêve y est un retour vers un paysage où l'écrit apparaît comme un signe constant, à interpréter. Quant à l'écriture talismanique, elle apparaît à maints égards comme une forme détournée de l'usage des sceaux. Enfin, on n'est jamais à l'abri d'une rencontre avec « un tigre sur son chemin » – la rencontre avec un caractère inconnu – illisible donc. Le lecteur est alors placé devant ce moment d'absence où la mémoire se dérobe, où le signe de ce fait muet, est inarticulable.

Un exemple à rebours semble assez éloquent à maints égards. Le Japon on le sait, a été contraint de s'accommoder de cette écriture qui faisait violence à sa langue d'origine, à ses traditions et à sa culture, ce qui a donné lieu à un système d'une complexité étourdissante. Les Japonais ont dû faire preuve à la fois d'un sens de l'adaptation et d'une indépendance culturelle remarquables à tous égards. Or, dans leur ingéniosité adaptative, on retrouve, si l'on y prête attention, bien des éléments correspondant aux usages chinois de la glyphomancie. Deux syllabaires coexistent en effet avec les caractères chinois, *kanji*. Les *katakana* retiennent une fraction du caractère chinois, tandis que les *hiragana* résultent d'une écriture cursive du signe d'origine. Cette écriture composite renforce encore la distance entre le signe écrit et la langue parlée, déjà important en Chine. Elle semble transparente, et pourtant toute son ambiguïté vient de ce qu'elle trouble, disperse, trahit ce « désaccord harmonieux » qu'elle instaure entre le rythme oral et l'écrit, donnant à voir leur correspondance impossible (Christin 2001 : 56-58 ; Pigeot 1990; Bunkichi, 1990.) Tout cela donne beaucoup à penser sur la relation flottante de l'écrit à l'image. En somme on retrouve ici le thème fédérateur des pouvoirs créateurs de l'écriture qui toujours font apparaître l'« hétérogène ».

Importance des nombres.

Par ailleurs, on connaît l'importance, en Chine, de la symbolique des nombres. Comme le dit Granet (1950:149-50), « Chacun entendait manipuler les nombres comme il manipulait les Emblèmes : et, pour les Chinois, en effet, les nombres sont remarquables, à la façon des Emblèmes, par une polyvalence propice aux manipulations efficaces ». La prépondérance du système binaire *yin-yang*, a donné lieu au diagramme des huit trigrammes de divination (*bagua*) formé de lignes pleines (*yang*) et brisées (*yin*), traçant une rose des vents à huit directions. Son déploiement est à l'origine des soixante-quatre hexagrammes du « Classique des Transformations », *Yijing*, qui représente la totalité des mutations à l'œuvre dans l'univers. Selon la disposition des trigrammes *yin* et *yang*, cette figure, révélée au héros légendaire et civilisateur Fuxi, inventeur également de l'écriture, renvoie à deux états différents relevant d'avant ou d'après la manifestation des deux principes fondamentaux comme agents actifs dans l'univers. Les différentes manières de désigner cette paire *yin-yang* donnent lieu à bien des constructions chiffrées parmi lesquelles la correspondance 8/7 (le petit *yin* et le petit *yang*) a fourni une de ses expressions aux relations du pair et

de l'impair. L'importance du Un, pivot de ces figures, au cœur des trigrammes, est là encore caractéristique. Loin de s'ajouter au total, cette « unité » doit en être retranchée, permettant de la sorte de former deux moitiés – l'une paire, l'autre impaire – autour de ce pivot, le Un, qui leur sert de gnomon et qui est associé au Faîte du ciel, l'étoile polaire, Beiji. Bien d'autres symboles viennent encore s'ajouter à ceux-ci.

En effet, en dehors de la série décimale disposée en ligne et utilisée pour compter, l'usage de signes cycliques auxquels on donne le nom de « nombres », correspondant aux deux séries dénaire et duodénaire, tisse par ailleurs l'espace-temps. Ces nombres, comme des symboles, sont conçus pour désigner des sites. « Les valeurs attribuées à ces « images sont remarquables : entre les gestes de la nature et les comportements humains, elles font apparaître une intime concordance » (Granet 1950 :152). C'est le fondement de la pensée analogique.

Cet ensemble chiffré se retrouve sur la boussole géomantique des devins, disposé en harmonie avec les cinq directions (les quatre orientes et le centre) selon un emboîtement complexe, là encore, chiffré. Or bien évidemment une dialectique subtile s'établit entre les caractères d'écriture et ces différents nombres.

Une méthode divinatoire ancienne qui porte le nom de son inventeur supposé ZhuGe liang, en donne un exemple que je voudrais présenter. J'ai pu la voir moi-même mise à l'œuvre par un devin, Shi Hansheng, qui la pratique au Mont des Pierres et des Bambous, Shizhu shan, près de Fuqing, au Fujian. Cette montagne est le lieu de toutes sortes de mantiques divinatoires. On s'y rend notamment pour demander des rêves aux divinités du lieu qui sont à la fois bouddhistes et taoïstes (Baptandier 1996). Shi Hansheng, devin depuis des années, a pris la robe bouddhiste après avoir vécu sa vie familiale jusqu'à l'âge de soixante ans environ. Il pratique également la méthode divinatoire des trigrammes, *bagua*. Il vit au Shizhu shan où il a construit un petit sanctuaire dit de la « Purification de l'esprit » *Qingxin* - ce qui signifie mettre un terme à l'agitation incessante des pensées. C'est là que je l'ai rencontré.

La méthode figure par ailleurs dans la plupart des almanachs comme une mantique classique, parmi celles qui font le plus autorité. C'est aussi l'une des méthodes parmi les plus compliquées, faisant intervenir des paramètres de natures différentes.

La méthode divinatoire de Zhuge

La méthode dite de « Zhuge wuhou » est un code divinatoire dont l'invention est attribuée au ministre militaire, *wuhou*, Zhuge. Zhu Ge est également considéré comme étant le fondateur légendaire de la Secte de l'Étoile Polaire, Beiji, au sein du taoïsme religieux. Sous son nom complet de Zhuge Liang, il est aussi considéré comme étant le fondateur de la magie militaire du Mont Wudang, la

boîte du Faîte suprême du ciel, *Taiji quan*. Cependant, on ne fait référence à son nom à ce sujet qu'au début des Tang (618) et par ailleurs le manuel de *Taiji quan* du Mont Wudang date de l'époque des Ming (1368-1644CE). On aura donc sans doute donné le nom de Zhuge à cette méthode divinatoire ancienne pour lui conférer le prestige qui entoure l'illustre stratège Zhuge Liang (181-234), lequel vécut à l'époque des Trois Royaumes (220-265/280). Ce nom l'associe cependant à tout un ensemble symbolique très riche de sens.

La méthode de Zhuge consiste en l'analyse d'encryptages herméneutiques, liés à un récit d'origine possible, à une histoire venue d'ailleurs. On pratique cette divination de deux façons : soit avec des pièces de monnaie, soit avec des caractères d'écriture. C'est cette seconde possibilité que nous examinerons. Sans entrer dans le détail de la démonstration de cette procédure, disons qu'il s'agit de cacher dans trois caractères, trois mots écrits et choisis librement, un message qui est une question. Une réponse y sera donnée à la suite d'un certain nombre d'opérations pratiquées sur le chiffre auquel ce message est assimilé par la réduction de ses mots au nombre des traits qui les composent. Le premier caractère vaut pour les centaines, le second pour les dizaines, le troisième pour les unités. On opère ensuite, à plusieurs reprises, un va-et-vient complexe entre l'écrit et les nombres, les chiffres et les mots. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler le mythe d'origine de la création du monde, que nous avons évoqué *supra*, par l'expansion et la coagulation de souffles. Le message écrit et transformé de la sorte renvoie à un poème divinatoire dont le texte est très particulier. Il est supposé contenir 384 prédictions (tel est le nombre magique, le chiffre secret de ce procédé), inscrites dans 24 pages de chartes contenant des caractères qui correspondent à des nombres. Le contenu de ces pages se réduit, au fur et à mesure que l'on progresse vers la fin du texte, laissant la place à des « zéros », des vides. C'est un texte « troué » en somme. On finit par obtenir un ensemble de quelques mots que le devin devra encore découper à sa convenance en trois ou quatre phrases sibyllines pour pouvoir les interpréter.

Cette méthode pourrait encore être comparée, jusqu'à un certain point, au langage informatique et à la manière dont un ordinateur intègre un message, l'analysant par division en sorte que ses éléments soient susceptibles d'être exprimés par des chiffres binaires au gré d'un code établi. Selon C.Herrenschmidt (2007:393 sq), ce code est un produit conscient, dépourvu d'ambiguïté ; il est transformable comme un chiffre secret. L'ordinateur restitue ensuite à nouveau le message sous forme de texte ou d'image. En somme, ramener les données de l'utilisateur à de l'information signifie les traduire sous forme de nombres. Les données deviennent des nombres, et les nombres écrits en chiffres indo-arabes ou autres symboles sont également traduits. Cependant la méthode de Zhuge qui se donne elle aussi comme étant extrêmement précise et codée intègre d'autres paramètres sensibles, outre le secret de la question qui n'est pas révélée au devin. On tient compte des lapsus d'écriture, de l'encodage personnel du consultant (ses « huit caractères de naissance » correspondant à des nombres des séries dénaire et duodénaire), de l'orientation de son parcours

pour venir jusqu'au devin, de l'heure à laquelle il est arrivé, etc.). On finit ainsi par créer une sorte de texte inconscient, aléatoire, rendu ambigu au bout du compte, et hétérogène. On pourrait évoquer en comparaison la relation entre la syllabe mantique sanskrite « om » qui est supposée contenir l'ensemble du veda, et qui symbolise le zénith. Comme le dit Malamoud (2005 : 67-68), « le caractère indéterminé de la partie finale de « om » la rend apte à symboliser ce qui, dans les dénombrements de la totalité cosmique, textuelle, sacrificielle et corporelle est secret, insaisissable ou plus simplement, hétérogène : par exemple, elle symbolise ce point cardinal qu'est le zénith, qui vient s'ajouter aux quatre points cardinaux du plan horizontal ». Le rapport avec Zhuge et l'invention qu'on lui prête semble évident puisque la magie militaire du Mont Wudang, le Taiji, repose sur le symbolisme des Huit trigrammes et de son cœur : le Un, le gnomon et que par ailleurs on considère ces lignes pleines et bisées comme étant l'une des origines de l'écriture.

Je propose donc de présenter cette méthode, encore couramment pratiquée de nos jours, au Fujian, comme une forme de technologie consistant à encoder rigoureusement un message chiffré que l'on rendra ambigu par le biais des éléments personnels et inconscients qui y sont intégrés. La réponse à une question secrète y fera irruption comme un souvenir dans le tissu de la mémoire. Le va-et-vient qui s'y opère entre les nombres et les données écrites en caractères nous amènera par ailleurs à un rapprochement avec le traitement de données par un ordinateur.

Références citées.

- Baptandier, B. 1991 Le pont Loyang. Des mots, des humains et des dieux, in M.Carrin-Bouez (ed.), *Métaphore et diglossie en contexte ethnologique*, Langage et Société 57, pp.9-42.
- 1996 Entrer en montagne pour y rêver. Le mont des pierres et des bambous, in G. Charuty (ed.) *Rêver*, Terrain 26, pp. 99-122.
- Bauer, W 1979 Chinese glyphomancy (ch'ai tzu) and its uses in present day Taiwan, in S. Allan and A.P.Cohen (eds.), *Legend, Lore and Religion in China. Essays in Honor of W.Eberhard on His 70's Birthday* (San Francisco, Chinese Materials Center).
- Bunkichi, F. 1990 La langue ; L'écriture, in Encyclopaedia Universalis, *Japon*, vol. X, p. 467.
- Christin, A.M. (1995) 2001 *L'image écrite ou la déraison graphique* (Paris, Flammarion).
- Derrida, J. 1967 Freud et la Scène de l'Écriture, in *L'écriture et la différence* (Paris, Le Seuil), pp. 293-340.
- Granet, M. (1934) 1950 *La Pensée chinoise* (Paris, Albin Michel).
- Herrenschmidt, C. 2007 *Les trois écritures. Langue, nombre, code.* (Paris, Gallimard).
- Kalinowski, M. 1996 Mythe, cosmogénèse et théogonie dans la Chine ancienne, in B.Baptandier (ed.), *Chine : facettes d'identité*, L'Homme 137 (1),

pp. 23-40,

Malamoud, C. 2005 *La féminité de la parole* (Paris, Albin Michel).

Pigeot, J. 1990 Le japonais : une écriture composite, in Grand Atlas des Littératures, Encyclopaedia Universalis (Paris), p.147.

Schipper, K.M. 1982 *Le corps taoïste* (Paris, Fayard).